

**Le temps d'une chasse**  
*Deliverance* — États-Unis 1972, 1 h 49

Mario Patry

Number 280, September–October 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67393ac>

[See table of contents](#)

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

**Cite this review**

Patry, M. (2012). Review of [Le temps d'une chasse / *Deliverance* — États-Unis 1972, 1 h 49]. *Séquences*, (280), 30–30.

## Deliverance

### Le temps d'une chasse

John Boorman est un réalisateur d'origine britannique né le 18 janvier 1933 dans la banlieue de Londres à Shepperton. Tout comme Alfred Hitchcock, il reçoit une éducation catholique chez les jésuites. La lecture de Carl Gustav Jung lui apporte son thème majeur, celui de la confrontation des mythes et de l'inconscient collectif face à la réalité brutale et moins romantique, comme dans son chef d'oeuvre, **Deliverance**, ou « il met à mal la légende du bon sauvage et montre comment une excursion en canoë à but écologique se transforme en retour à la barbarie originelle, au coeur d'une nature hostile ».

Mario Patry

Sorti le 30 juillet 1972 à New York et le 20 septembre de la même année à Paris, soit il y a exactement 40 ans. **Deliverance** fut tourné avec un modeste budget de deux millions de dollars (une estimation), mais récolta plus de 46 millions de dollars sur le marché international, dont 22 millions sur le seul marché américain, répondant ainsi au voeu prémonitoire de son réalisateur : « Faire du cinéma, c'est convertir de l'argent en lumière et chacun espère que cette lumière sur l'écran produira en retour de l'argent »<sup>1</sup>. Ce film emblématique du débouloonnement du mythe écologique et du retour à la nature, qui est une adaptation libre du roman de James Dickey (qui joue un petit rôle, celui du shérif incrédule et suspicieux à la fin), dont il renverse exactement la portée idéologique, s'inscrit parfaitement dans le contexte des *fabulous sixties*, celui du renversement des valeurs du « cinéma de papa », et s'offre aux spectateurs comme un antiwestern type (proche de Sam Peckinpah ou de Sergio Leone), malgré son thème musical sympathique dans le style *hillbilly* au début, qui fut maintes fois parodié et qui servit même d'indicatif musical à la populaire émission de Radio-Canada, au milieu des années 1970, *Les Grands Films*!

La fallacieuse hospitalité des villageois ne cache en fait qu'aversion, une aversion bientôt réciproque, et l'histoire tourne au cauchemar, avec la première scène de viol homosexuel de toute l'histoire du cinéma notamment. Aucun de ces hommes ne sortira indemne physiquement ou psychologiquement de cette rencontre avec la nature, sous son visage le plus inhumain. On pense ici au philosophe allemand Friedrich Nietzsche : « Tout ce qui a quelque valeur dans le monde actuel, ne l'a pas en soi, ne l'a pas de sa nature — la nature est toujours sans valeur — mais a reçu un jour de la valeur, tel un don, et nous autres étions les donateurs ! C'est nous qui avons créé le monde qui concerne l'homme. »<sup>2</sup>

### Aucun de ces hommes ne sortira indemne physiquement ou psychologiquement de cette rencontre avec la nature, sous son visage le plus inhumain.

Bien qu'il soit tributaire, tout comme Sergio Leone et Stanley Kubrick, du cinéma de genre dont il subvertit consciencieusement les codes et les poncifs, Boorman est unique; son oeuvre est « marquée du sceau d'une forte personnalité, qui impose à chaque fois sa vision propre »<sup>3</sup>.

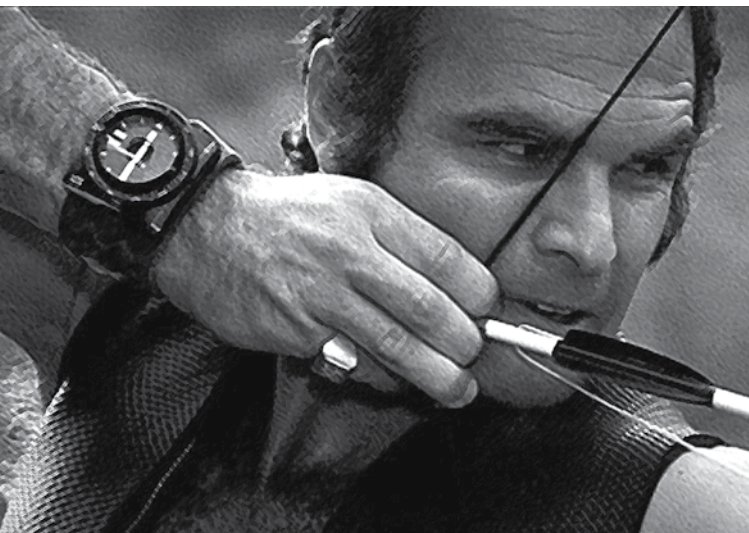
Il est intéressant de remarquer que l'année de la sortie du film est celle-là même où l'ONF produit le premier chef-d'oeuvre de Francis Mankiewicz, *Le Temps d'une chasse*, qui aborde étonnamment le même thème, la confrontation de l'homme et de la nature, et qui semble arriver au même constat philosophique en ce qui concerne les rêves naïfs des citadins d'union avec la nature (*la province*, le Québec profond, chez Mankiewicz).

Chez Boorman comme chez Mankiewicz, celui qui croyait dominer perd ses repères et devient proie. ☹

<sup>1</sup>Michel Ciment. *Boorman: Un visionnaire en son temps* (Calmann-Lévy, 1985) p. 50.

<sup>2</sup>Nietzsche, Friedrich. *Le Gai savoir* (Gallimard, 1967), p. 206.

<sup>3</sup>Ciment, Michel. *Le Dictionnaire du cinéma* (Larousse, 1986) p. 72.



La confrontation de l'homme et de la nature

Tout le monde se souvient aussi d'avoir entendu au moins une fois « les stridentes nasardes de cette musique paysanne, avec ses fredons métalliques, se cordes frappées comme des marteaux sur les barres » du célèbre *duelling banjos*, entre l'un des membres de l'équipée et un adolescent au visage étrange, un des résidents attardés du petit village en retrait de la civilisation, au milieu des Appalaches, où s'arrêtent les randonneurs.

■ **DELIVERANCE** | États-Unis 1972 — **Durée**: 1 h 49 — **Réal.**: John Boorman — **Scén.**: John Boorman, James Dickey, d'après son roman éponyme — **Image**: Vilmos Szimond — **Mus.**: Eric Weissberg — **Mont.**: Tom Pristley — **Décor**: Fred Harpman — **Int.**: John Voight (Ed Gentry), Burt Reynolds (Lewis Medlock), Ned Beaty (Bobby Trippe), Ronny Cox (Drew Balingier), Bill McKinney (l'homme dans la montagne), Billy Redden (le garçon au banjo) — **Prod.**: John Boorman — **Dist.**: Warner.